

CODA :

(Pour une postface)

---

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 13 (1), 2019, p. 167-177

DOI: [doi.org/10.18352/relief.1042](https://doi.org/10.18352/relief.1042)

ISSN: 1873-5045 – URL: [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

This article is published under a CC-BY 4.0 license

---

Cette postface propose un chemin de lecture, une traversée subjective, un parcours non exhaustif. Ce n'est surtout pas une synthèse, encore moins un dernier mot. On a essayé de pointer quelques pierres de touche des propositions faites ici sur les modalités contemporaines de l'implication, en les replaçant dans le contexte large d'une réflexion qui occupe les spécialistes de littérature contemporaine depuis plusieurs décennies et qui connaît aujourd'hui une vitalité renouvelée.

### Disperser

Première intersection où se rencontrent les articles de ce numéro : un constat, certes entériné de longue date mais préambule nécessaire, fût-il implicite, à l'articulation du problème qui nous occupe : quelles formes possibles de participation à la vie collective, dans une littérature contemporaine marquée par l'éclatement et le triomphe des logiques d'individuation de la postmodernité, sur plusieurs plans ? Nous partons là d'un paradoxe : mobiliser la notion d'implication politique face à ce constat unanime de dispersion et de fragmentation. N'y a-t-il pas confrontation entre, d'une part, le désir d'un élan qui dépasse l'individu singulier pour l'adjoindre à une communauté (plusieurs communautés ?) et le constat écrasant, d'autre part et dans tous les champs abordés, d'un repli sur l'unité individuelle.

Certains textes explorés ici, parmi les plus mélancoliques, adoptent le ton de la déploration et sonnent, pour les anciens rêves communautaires, un glas aux accents naturalistes. C'est le cas dans *Vernon Subutex* de Virginie Despentes, étudié par Sjef Houppermans : si l'éclatement l'emporte à sa manière insupportable, sous la forme d'un attentat qui élimine tous les personnages de la trilogie (hormis le personnage principal) et qui conduit le roman à une fin de science-

fiction, présentée comme seule sortie possible du marasme de la réalité, un au-delà du nihilisme demeure à travers les rémanences de cet espoir, de ce désir de communauté :

[I]l se passait quelque chose qui relevait du presque tangible quand on passait du temps avec eux : un plaisir à être ensemble, qui relevait du mystère. Ils ne s'admiraient pas, ils ne se ressemblaient pas, ils n'avaient pas d'intérêt à se côtoyer, mais une fois rassemblés ils s'agençaient. (Despentes, II, 189)

Contre tout lyrisme consolateur (qu'impliquerait le rassemblement et toute métaphore du lien), c'est d'un « agencement » qu'il s'agit sous la plume de Despentes, plus loin d'une « articulation » : un être-ensemble – qui se tient à prudente distance par ailleurs des fantasmes identitaires et politiques du « vivre ensemble ». Qui dit, pudiquement, discrètement, et tout bas, que l'être-à-côté peut être un être-avec – qu'on en rêverait du moins.

La dispersion comme ligne de force au contraire : pour Rana Baroud, si l'on accepte que « la mondialisation apparaît comme une occasion (historique) de renégocier et de produire de nouvelles formes identitaires et culturelles » (126), alors apparaît un *continuum* qui relie les écritures littéraires de soi aux *hashtags* identitaires qui ont marqué ces dernières années dans différents contextes de crise, de #jesuis à #metoo. Dans ces deux déclinaisons autoportraitistes de l'individu, il s'agit de voir la manière dont le paradigme contemporain promeut l'individu comme un exemplaire d'une collectivité (non un *exemplum* au sens traditionnel de l'autobiographie), pris dans des dynamiques de solidarité et d'identification interpersonnelles. L'implication du sujet dans les milieux dont il se fait le témoin et dont l'écriture – narrative, médiatique – porte un reflet, est à la fois empathique (selon une logique de reconnaissance de soi dans les autres) et politique (puisque celle-ci met au jour des effets systémiques, rapports de force ou discrimination dans ce cas précis).

Le resserrement sur la subjectivité à l'échelle individuelle, les logiques d'éclatement qui fragmentent la pensée et l'action : un obstacle à la réflexion et l'écriture politiques ? Une première caractéristique, insuffisante mais incontestable, de ce que Bruno Blanckeman appelle l'écriture impliquée (par opposition à la littérature engagée) tient dans cette réduction d'échelle, et dans la conscience partagée de ne former collectif que contre les traits dominants de l'époque. Renversant ce paradoxe, Ewa Kraska va jusqu'à proposer l'hypothèse que cette mise en avant de l'intimité de l'écrivain, pleinement ancré dans le sensible et ne revendiquant pas d'autre sphère que celle-ci, constitue un « nouveau modèle d'héroïsme littéraire » (117), contrepoint aux postures engagées

d'écrivains « sacrés » (Bénichou) prophètes, guides ou défenseurs de la justice sociale dont la tradition remonte au XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Enquêter**

D'Ivan Jablonka à Emmanuelle Pagano, de Patrick Modiano à Louise Desbrusses, les analyses de ce numéro croisent souvent, quand elles ne l'abordent pas de front, le paradigme de l'enquête dont Laurent Demanze a tout récemment démontré l'importance et la puissance de rayonnement dans la littérature française d'aujourd'hui, et qui soutient également les littératures dites de terrain (James et Viart) jusque dans ces formes expérimentales que Marie-Jeanne Zenetti appelle les factographies.

Dans l'article de Nina Ferrer-Gleize, enquête, poésie et représentation d'un quotidien particulier, celui du monde agricole, s'entremêlent selon une éthique de l'attention/implication. L'enquête, entendue à la fois comme un protocole nourri des sciences humaines et comme un dispositif textuel qui laisse une large place au commentaire réflexif ancré dans un discours personnel, constitue un mode possible d'interrogation du réel. Elle procède d'un travail sur le regard qui est 'politique' (pas en un sens idéologique, ni dans le sens de Chantal Mouffe qui ne considère le politique qu'en tant qu'il est aux prises avec une conflictualité, un nœud qu'on cherche à trancher, mais dans le sens d'un impact sur la vie commune, un travail sur les imaginaires).

« Le poète ne commande rien. Il ne dit pas qu'il faut. Il dit simplement que ça a lieu, que ça se passe, que c'est comme ça maintenant. » (Gallarotti-Crivelli, 15). Chez John Berger et Emmanuelle Pagano, cette éthique du regard engage un pari de description au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire à la fois une attention soutenue à l'objet et le parti pris de ne pas faire signifier à celui-ci autre chose que ce qu'il signifie déjà, tel qu'en lui-même. Le détail vaut donc ici en soi, et on s'éloigne du paradigme indiciaire dominant au XX<sup>e</sup> siècle et selon lequel le détail est toujours trace d'autre chose, indice d'un objet plus digne d'intérêt vers lequel il ne fait que mener. L'écriture s'essaye au voir : elle se nourrit aussi chez ces auteurs de la peinture, de la photographie, du dessin.

C'est cette définition sous-jacente du politique que souligne Nina Ferrer-Gleize, et ceci est directement lié au premier point qui oppose le singulier et l'élan collectif : émerge de ces réflexions l'évidence d'une dérivation massive et très actuelle du sens du mot « politique », qui passe de la mobilisation idéologique à la modulation des imaginaires – non que les deux doivent être séparés ou l'aient été auparavant, mais désormais prime, sans partage et sans conteste dans ces articles, le sens second d'une politique discrète, subtile, rétive aux effets

d'autorité comme aux assertions définitives, indissociable de la forme autant qu'elle est tenue en elle, et proche en ce sens des réflexions de Jacques Rancière.

Voilà ce que Corentin Lahouste souligne dans *Raffut* de Philippe De Jonckheere, lorsqu'il évoque une « micropolitique littéraire » : « Une telle pratique d'écriture accorde une large place à l'ambiguïisation du rapport au réel et à une expression (du) sensible qui ne serait ni thétique ni assertive » (47). Il s'agit dans ce roman d'agencer, par des procédés narratifs, par le travail de l'écriture, un principe éthique de circonspection et de suspension du jugement : « Le récit bat donc en brèche tout discours sentencieux ou catégorique, affirmant que la vérité (LA vérité) s'avère toujours hors d'atteinte : elle est foncièrement labile, mouvante, protéiforme. » (45)

De la même manière, c'est à partir des subjectivités éparses et des ressentis individuels que le roman d'entreprise, dans un vaste corpus exploré par Aurore Labadie, fait travailler des conceptions contradictoires de l'entreprise dans nos sociétés actuelles (lieu d'épanouissement personnel *vs* lieu de déshumanisation et de souffrances salariales). Face à ce nœud philosophique et pratique, néanmoins, « [l]e roman d'entreprise [...] interroge plus qu'il ne professe et se garde de tout jugement tranché » (139).

Du refus de la simplification schématique aux dangers d'une éthique de la relativité, il y a beaucoup à dire sur cette leçon d'humilité du roman, elle-même refusant d'emprunter les formes de l'affirmation pour infuser le texte, au contraire, à partir des nombreux points de vue subjectifs qui le construisent. Posture d'époque, liée à l'éclatement des grands récits explicatifs ? Si, d'un événement ou d'un fait, on ne connaît jamais que ce qu'on a pu en saisir (par un point de vue nécessairement lacunaire), faut-il en conclure à la relativité absolue du factuel ? Il y a là bien des dérives possibles dont beaucoup se sont alarmés (tout récemment encore, Françoise Lavocat dans son *Fait et Fiction*), et dont la société résonne en continu depuis quelques années : *fake news*, *alternative facts*. Peut-être, on l'entend du moins, cela a-t-il également à voir avec la visibilité – assez relative somme toute, du moins dans une réelle compréhension de leurs enjeux – des *cultural studies* dans le monde anglophone et en dehors de celui-ci. On peut regretter ce qu'une conception trop rapide de ces disciplines et de ces outils critiques peut entraîner de crainte de se prononcer (l'un des articles de ce volume y fait allusion lorsqu'il explique que prendre position, aujourd'hui, entraîne le risque de heurter une sensibilité ou une autre). Il faudrait pourtant pouvoir considérer les apports des *cultural studies* comme une richesse, un moyen d'extension du regard et un outil puissant de défamiliarisation qui donne une nouvelle vigueur et une nouvelle force à la pensée politique. Ce qu'il y a à trouver là n'est pas un ensemble de tabous, mais une boîte à outils. Et si

l'on craint d'être repris pour manque d'information : que l'on s'informe, plutôt que d'abdiquer la pensée.

### **Raconter vs recenser**

Pendant et parfois opposé du récit, une forme particulière traverse ce recueil avec plus ou moins de saillance : la liste. Bérengère Moricheau-Airaud, qui commente *Les Années* d'Annie Ernaux, voit dans la liste un lieu privilégié d'articulation de l'intime et du collectif. Chez Nina Ferrer-Gleize, l'annotation, la liste sont des formes aptes à rendre compte de cette attention quasi-photo-graphique portée par Emmanuelle Pagano et John Berger au monde agricole. Et cela bien évidemment entraîne une réflexion sur la place corollaire du destinataire du texte dans cet effort de transmission matérialisé par le caractère à la fois lacunaire et extensible de la liste, qui transforme l'acte de lecture en un reflet de l'implication de l'écriture bien loin d'une réception toute passive.

L'article théorique de Gaspard Turin permet d'appuyer ce sentiment de lecture sur les apports de la psychologie gestaltiste, grâce à la notion d'affordance qui analyse la manière dont l'objet liste conditionne et appelle une lecture impliquée. La liste apparaît donc comme un geste littéraire qui engage une lecture particulière fondée sur « l'exercice d'une liberté » (164) qui est celle de poursuivre ou au contraire de tailler dans l'énumération proposée. On voit comme cette analyse, appliquée dans le champ de l'écriture/lecture pour suggérer qu'une liste appelle davantage à la première qu'à la seconde, entre en résonance avec l'ouverture pratiquée par John Berger et Emmanuelle Pagano dans leur recensement toujours ouvert du réel.

Car l'implication de l'écriture est modulée par la forme qu'elle se donne. En d'autres termes : qu'est-ce que l'écriture fait advenir, du monde ou du regard porté sur lui, selon qu'elle donne à voir (ici donc sous la forme des notes, listes, pour rendre sensible l'infra de l'existence) ou qu'elle raconte (formes narratives du récit, du roman, de la mise en fiction) ? Les articles rassemblés ici dessinent deux voies possibles d'implication, non contradictoires et potentiellement superposables : l'une qui poursuit une tradition romanesque ancienne (le naturalisme contemporain comme forme d'implication chez Desportes ou Houellebecq et chez d'autres encore, sur un modèle inspiré à la fois de la *Comédie humaine* balzacienne – Houppermans parle de « biopsie sociale » programmée (75) – et du réalisme subjectif stendhalien, et puisant à des traditions plus anciennes comme le roman picaresque du XVII<sup>e</sup> siècle) ; l'autre qui en propose une plus neuve pour tenter le pari de la *mimesis*, en tenant compte à la fois des expérimentations sur le roman qui jalonnent le XX<sup>e</sup> siècle et de la

porosité remarquable de la littérature, depuis les années 1970, aux protocoles des sciences humaines.

L'article de Bérengère Moricheau-Airaud conjoint ces deux dimensions, et commente la manière dont la construction narrative – par épisodes et dans les dynamiques du récit – et le travail stylistique à l'échelle micro-textuelle travaillent ensemble à faire advenir des liens entre l'intime et le social, entre le sujet et son milieu, dont le projet d'Annie Ernaux se veut l'exploration. Écriture des lieux, du quotidien, intégration de slogans, d'images et autres références à la culture populaire partagée par toute une génération, prédilection pour les pronoms du collectif (« on », « nous », et rarement « je »), et choix énonciatifs et syntaxiques soutiennent un triple mouvement d'inclusion (du Je dans une catégorie sociale et historique et *vice-versa*), de neutralisation (c'est-à-dire : d'extension de ce qu'il y a d'intime au collectif, au groupe, à la classe d'équivalence) et de continuation (sur le modèle du cercle, de la transmission, de la « catégorie ») à partir du vécu personnel.

Or, selon Moricheau-Airaud, c'est dans la liste précisément que l'on rencontre la manifestation la plus évidente de ce mouvement d'élargissement, dans l'extension des liens possibles qui répond à une logique du paradigme :

La manière la plus visible dont le discours narratif crée une classe d'équivalence réside dans la forme de listes que prend la restitution de l'expérience dans *Les Années*. Ce que la liste a de fragmentaire ne cesse d'appeler le « nous » dans le texte [...]. (35)

La liste comme mise en commun : le caractère lacunaire de cette forme éminemment souple passe d'une acception négative à sa puissance pleine, puisqu'elle ménage un espace pour le collectif où se rejoignent le scripteur, ses contemporains et son lecteur.

### **(Se) situer**

Reprenons la question de l'enquête et du rapport de l'écriture au terrain. Nina Ferrer-Gleize montre avec finesse que se pose à l'horizon d'une telle écriture la question du point de vue du scripteur, du Je qui écrit. C'est l'enjeu du soin qu'apporte l'écriture à son objet, notamment en passant par le commentaire réflexif ; soin qui porte lui-même la trace de l'implication du Je, devenu « écrivain-sentinelle » selon la belle expression de la critique. « Il s'agit de relier l'écriture et la pensée à un territoire et à des personnes ; de prêter attention, d'observer, de décrire des situations, voire de questionner sa propre relation à ce milieu. » (92) Ferrer-Gleize parle de John Berger et d'Emmanuelle Pagano, écrivain.es du monde agricole ; elle parle également, et c'est lié, d'elle-même, issue d'une famille d'agriculteurs, et toute sa réflexion, dans la délicate attention

qu'elle prête aux modalités du regard que l'on peut porter sur ce milieu, émane de la conscience de cette position – cette *situation*, pour reprendre un terme important dans les sciences humaines.<sup>1</sup>

Selon John Berger, et dans les mots de Ferrer-Gleize, la vie et l'écriture ne sont pas dissociables. Situation de vie et situation d'écriture se doivent (impératif moral) de se réfléchir l'une l'autre : « pas d'écriture juste, pertinente, sans expérience effective de la réalité agricole, sans côtoiement » (92). Et justement : des trois personnages impliqués dans l'article, tous trois – écrivain, écrivaine et critique – affichent leur appartenance au monde rural (familiale, ancienne ou présente et spontanée) et ancrent leur écriture dans cette attache. Cette appartenance pourtant ne va pas de soi, puisqu'elle procède pour les deux auteurs d'un choix d'y revenir, de s'y (r)attacher, et demeure consciente des risques éthiques qu'il y a à se fantasmer dans la fusion avec son sujet. Le très beau mot de « côtoiement » rend toute la complexité de cette relation.

C'est aussi de cela qu'il s'agit pour les auteurs des nombreux romans d'entreprise parcourus par Aurore Labadie, « [é]crivant du dedans, depuis une situation d'immersion en entreprise propice à l'observation de terrain, ou suite à un travail d'enquête » (154). C'est encore de cette définition-là de *l'implication* que part Sjef Houppermans, en opposant le geste de décrire de loin et après coup (sur le mode de l'engagement) et celui de décrire ce que l'on voit soi-même, de l'intérieur et au présent. Implication spatiale et temporelle, situation du point de vue. Cette appartenance du sujet écrivant au milieu qu'il écrit constitue un critère fondamental dans la distinction qu'opère Bruno Blanckeman entre les modalités de l'engagement littéraire et celles de l'écriture impliquée. Moins porte-parole d'une cause à lui extérieure et par lui choisie que témoin interne du milieu dont veut rendre compte l'écriture : telle serait la posture caractéristique de ce mode de présence politique au monde, à l'articulation du sujet et du collectif. Pour *Vernon Subutex*, dont le personnage principal autour duquel s'étoilent les parcours de tous les autres demeure à la marge, en retrait, à la fois parmi le groupe et à côté de lui, Houppermans emploie le verbe « jouxter ».

Ce que Houppermans met en évidence chez Despentes sous le nom d'implication, c'est la manière dont, même transposée en régime fictionnel, l'expérience propre que celle-ci a de la violence physique et sexuelle contribue à déplacer – à situer – l'écriture. En y ajoutant d'ailleurs un autre type de co-présence de l'écriture et de ses récepteurs – un autre niveau d'implication donc, qui sort de la page pour s'ouvrir à la scène de réception : les références à la culture pop qui abondent chez Despentes constituent un décor familier du lecteur contemporain, ancrage spatial qui informe une communauté nostalgique

et largement fantasmée. Est-ce que ce n'est pas ce geste que l'article reproduit, à l'échelle métatextuelle, lorsqu'il nous renvoie à son tour au clip de *Lazarus* de David Bowie ?

### **Nouer (l'empathie, le lien)**

« Côtayer », « jouxter », être parmi, être avec. Un lien très net, le plus incarné aussi, qui traverse l'intégralité de ce volume est celui qui circule entre les trois instances du scripteur, du milieu et du lecteur ; un lien à la fois lexical et affectif : celui de l'empathie.

C'est bien la restauration du lien d'empathie entre lui-même et l'agresseur de son fils handicapé que vise le narrateur de *Raffut*, de Philippe De Jonckheere, à l'issue du procès qui les oppose. C'est dans la possibilité renouvelée des liens empathiques, où s'articulent la dimension pathétique du roman et ses préoccupations politiques, que Corentin Lahouste situe le caractère impliqué de cette écriture. La politique y tient alors de l'étymologie : le roman porte le souci de la Cité, de l'organisation de la vie collective, d'un « vivre ensemble », pour reprendre à la fois une expression à la mode et un syntagme qu'on peut néanmoins entendre dans sa force initiale. Reconnaissance (voire projection) de soi en autrui, l'empathie fonctionne comme un agent puissant de décentrement, une forme possible de la défamiliarisation (ou de *l'estrangement*), condition nécessaire d'une interpersonnalité possible :

En promouvant une présence effective à autrui et en activant une vibration interpersonnelle forte, chaleureuse, non auto-centrée, *Raffut* dessine une forme de vie (politique) à favoriser qui, marquée par le principe empathique, permet de sortir de l'ornière individualiste (qu'a largement avivée le néolibéralisme) et de faire briller ce que Marielle Macé nomme « l'éclat du vivre » (Lahouste, 51).

Marielle Macé, et derrière elle Judith Butler, sont deux figures récurrentes de ces analyses. À partir de cet appui théorique affleurent, comme un corollaire rendu inévitable par la très forte visibilité de ces notions depuis quelques années (du moins dans le milieu francophone, puisque cette veine critique est largement explorée dans le monde anglosaxon depuis au moins la fin des années 1990), des références au pouvoir supposément réparateur de la littérature – celui qu'elle revendique, celui qu'on lui octroie. Un nouveau réalisme émergerait là, fondé sur la multiplication des points de vue subjectifs et tendu dans une dynamique relationnelle. Heureux donc qui, comme l'écrivain, sait créer du lien social !

L'épineux et douloureux problème de ceci : cette hantise pour l'écrivain contemporain, et plus largement pour celles et ceux qui veulent croire en une

utilité de la littérature – quelle qu’elle soit, le terme lui-même fût-il contesté pour les échos dont il est chargé à l’idéologie utilitariste contre laquelle s’inscrit traditionnellement l’activité intellectuelle – cette hantise, donc, de l’inutilité. Que tout ceci fût en vain. On ne s’étonne pas de la vogue du paradigme réparateur de la littérature contemporaine : c’est que les critiques en ont besoin, au moins autant que les écrivains. Et quelle consolation alors que de se penser « relationnel », que de cultiver la belle idée de l’écriture comme lien. Prenons garde toutefois à la ligne qui sépare – qui doit séparer ! – l’ordre du symbolique du régime politique – car la métaphore ne saurait tenir lieu d’engagement, et c’est une conception bien faible de l’implication que celle qui prétendrait que l’image suffit. Ne nous payons pas de mots – et Sjef Houppermans de pointer la tentation « allégorique » de la fiction critique, comme une dérive dont la trilogie de Desportes se garderait *in extremis*.

Attention à ne pas faire de la littérature [l’ambianceuse des fins de soirées moroses](#), ni [de la poésie le remède aux crises politiques du temps](#). Modeler les imaginaires, cela n’est pas rien ; cela n’est pas tout. Et il ne va pas de soi que de l’imaginaire découlent les actes, que de l’empathie naisse l’altruisme, naisse l’action (Keen). La littérature le sait bien : c’est Vincent, dans *La Carte et le territoire* et comme le rappelle Sabine van Wesemael, qui émet ces doutes depuis l’intérieur du roman :

J’étais persuadé que les gens allaient changer d’attitude aussitôt après avoir vu mon travail [...]. Bien entendu, rien de tout ça ne s’est produit ; les gens venaient, hochaient la tête, échangeaient des propos intelligents, puis repartaient. (154)

Ne nous payons pas de mots. Que la littérature questionne, cherche et travaille sur le lien, cela n’est pas en doute – que ce travail lui-même constitue le lien, voilà qui ne va pas de soi, voilà qui mérite d’être interrogé.

## Notes

<sup>1</sup> La *standpoint theory* (théorie du point de vue) est un outil d’analyse développé par les études culturelles, plus particulièrement féministes, qui met en évidence le caractère toujours situé du discours. Selon la position de l’énonciateur en effet, celui-ci se trouvera pris dans un faisceau de rapports de force et de domination qui doivent être pris en compte dans la compréhension des enjeux du discours. L’une des conséquences de cette épistémologie du point de vue est l’impossibilité de considérer comme « neutre » quelque discours que ce soit, et, partant, de recontextualiser les effets de norme comme des effets de domination culturelle et sociale.

## Ouvrages cités

- Rana Baroud, « #mots-dièse et écritures de soi : essai sur un activisme contemporain », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 125-135.
- Paul Bénichou, *Le sacre de l'écrivain : 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Corti, 1973.
- Romain Bertrand, *Le détail du monde : l'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2019.
- Bruno Blanckeman, « De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle », dans Catherine Brun et Alain Schaffner (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française, XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2015, 161-169.
- Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Dijon, les presses du réel, 1998.
- David Bowie, *Lazarus*, [www.youtube.com](http://www.youtube.com), 7 janvier 2016.
- Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2019.
- Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, 3 t., Paris, Grasset, 2015-2017.
- Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, 2008.
- Annie Ernaux, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2011 [2008].
- Nina Ferrer-Gleize, « Écrivains-sentinelles » : attention et implication dans les représentations littéraires du monde agricole », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 91-104.
- Monique Gallarotti-Crivelli, « Entretien avec Antoine Emaz », *Nu(e)*, 33, septembre 2006, 9-24.
- Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, José Corti, 2017.
- Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire » [1979], repris dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle Bibliothèque Scientifique », 1989 [1986].
- « L'étrangement. Préhistoire d'un procédé littéraire » [1996], dans *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001, 15-36.
- Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology: What is Strong Objectivity? » dans Linda Alcoff et Elizabeth Potter (dir.), *Feminist Epistemologies*, New York, London, Routledge, 1993, 49-82.
- Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14 (3), 1988, 575-599.
- Michel Houellebecq, *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.
- *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2019.
- Sjef Houppermans, « L'épopée Vernon Subutex », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 67-80.
- Alison James et Dominique Viart (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, 18, juin 2019.
- Philippe De Jonckheere, *Raffut*, Paris, Inculte, 2018.
- Suzanne Keen, *Empathy and the Novel*, New York, Oxford University Press, 2007.
- Morgane Kieffer, « Des grottes, des cabanes : l'enthousiasme et la gêne (Lionel Ruffel, Marielle Macé) », *Diacritik*, 12 juin 2019.

- Ewa Kraska, « Tous écrivains ! À la conquête du vrai », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 127-124.
- Aurore Labadie, « Le roman d'entreprise, un roman de malheureux ? », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 136-155.
- Corentin Lahouste, « Micropolitique littéraire : l'éthique relationnelle mise en œuvre dans *Raf-fut* de Philippe De Jonckheere » *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 42-53.
- Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2016.
- Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, coll. « Éthique et philosophie morale », 2006.
- Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.
- Bérengère Moricheau-Airaud, « Les formes du paradigme social dans l'écriture d'Annie Ernaux », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 28-41.
- Chantal Mouffe, *L'Illusion du consensus*, Paris, Albin Michel, 2016.
- Martha C. Nussbaum, *Cultivating Humanity. A Classical Defense of Reform in Liberal Education*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1997.
- Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000.
- Gaspard Turin, « Affordances de la liste : à quoi la lecture de liste engage-t-elle son lecteur ? », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 156-166.
- Sabine van Wesemael, « *Sérotonine* de Michel Houellebecq : prédiction du destin tragique de la civilisation occidentale », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 13 (1), 2019, 54-66.
- Nicolas Vieillecazes, « Qu'est-ce qu'un intellectuel d'ambiance ? », *Lundimatin*, 189, 29 avril 2019.
- Marie-Jeanne Zenetti, *Factographies. L'enregistrement littéraire à l'époque contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », 2014.